

# Quelques réflexions sur les enlèvements et la prise d'otages



**Silvia Elena Tendlarz**  
Membre de l' EOL et de LATIGO  
Buenos Aires – Argentine

Le monde contemporain est témoin de différentes formes de privation illégitime de la liberté : des enlèvements, des prises d'otages, des arrestations, des disparitions voire des meurtres. La terreur, l'incertitude, la profonde détresse, font partie des multiples manières de traverser une situation dont on ignore leur issue.

Une fois franchi le seuil de ne pas pouvoir disposer de sa propre liberté, les otages restent à la merci des caprices de l'Autre. Cependant tout le monde ne traverse pas une situation extrême de la même manière. Il n'y a pas de réponse type. Avec l'introduction et l'expansion de divers « syndromes », les chercheurs tentent de construire des instruments pour décoder un réel impossible à écrire; un réel qui échappe à la prise dans le symbolique. Avec le terme de « syndrome », on soustrait ainsi les différences, c'est-à-dire ce qui rend unique chaque individu. La confrontation imprévue avec la mort laisse des traces et c'est sans aucun doute quelque chose qui va au-delà de toute catégorisation possible.

Avec la création de la catégorie "États de Stress Post-Traumatiques" en 1976, inclus dans le DMS III, on comptait disposer d'un nouvel instrument de nomination des situations que traversent les sujets lors de nos guerres contemporaines, et qui vont au-delà des affrontements belliqueux mais ce sont différentes formes de guerres civiles.

La violence actuelle, le côté destructeur que Freud distinguait de l'agressivité, font partie de notre vie quotidienne. Les publications de ces dernières décennies rendent compte du tourbillon qui entraîne un double mouvement : universaliser l'horreur par

le biais de cadres homogènes visant une pseudo-science et en même temps, “percer le tout” en cherchant ce qui est particulier à chaque sujet.

Les psychiatres américains ont étudié les séquestrations pour des raisons politiques, par des délinquants qui prennent les otages par surprise, voir même pour les extorquer.

Dans les années 70 un nouveau syndrome est apparu, celui de “Stockholm”, caractérisé par une empathie paradoxale des otages envers leurs ravisseurs, expliqué par un mécanisme d'identification, fruit de l'état d'abandon absolu. L'accent fut mis alors sur la position que prennent les otages par rapport aux ravisseurs plutôt que sur leurs expériences subjectives. Ceci à partir d'une perspective d'identification moïque, propre à la psychanalyse américaine de l'époque.

Dans une conférence donnée à Bogota, Guy Briole, dit que ce qui compte, ce n'est pas que l'otage protège le séquestrateur (comme l'indique le syndrome de “Stockholm”), mais plutôt qu'il protège sa propre vie. Cela se démontre, notamment au moment de la libération, car ce moment est particulièrement dangereux pour le sujet.

Souvent, les otages préfèrent répondre aux demandes des séquestrateurs plutôt que de prendre le risque d'être libérés à n'importe quel prix, y compris au prix de la vie des otages, comme il est déjà arrivé dans différents endroits du monde.

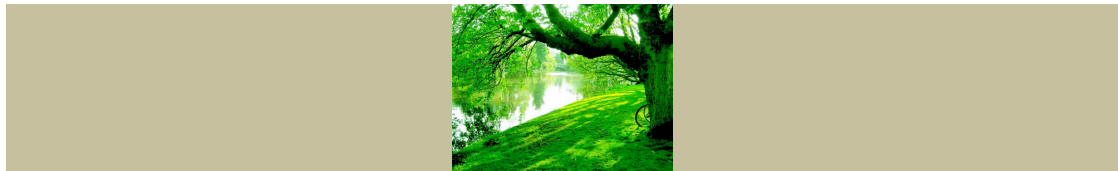
Guy Briole met alors l'accent sur le respect avec lequel on se doit d'écouter le récit des victimes sans considérer forcément qu'à chaque fois que le séquestrateur n'a pas été condamné, il s'agit du syndrome de “Stockholm”.

Il souligne ensuite le paradoxe apparent de l'otage qui peut ressentir que le risque est moindre lorsqu'il perçoit que le séquestrateur a décidé d'aller jusqu'au bout. C'est ce qui arrive lorsque, comme dans le cas des otages au Liban que Guy Briole avait interviewés, ils préfèrent mourir au lieu de continuer dans cette situation. Ils ne peuvent pas s'arrêter de penser leurs vies comme abrégées, s'y sentant parfois même coupables.

L'un des cas illustrant ce qu'est le Syndrome de Stockholm est le suivant. En décembre 1975, sept terroristes du groupe *Free South Moluccan Youth Movement* ont capturé un train à Amsterdam comptant 72 otages, nombre qui, par la suite, s'est réduit à 23. Au cours des négociations deux personnes ont été assassinées. Le journaliste Gerard Vaders, troisième otage choisi pour être exécuté, avant la mise en acte de son exécution programmée, a demandé à un autre otage de transmettre un message à sa famille, étant donné les difficultés qu'il traversait à l'époque avec son épouse. Après avoir entendu sa déclaration, les kidnappeurs ont décidé de ne pas le tuer, arguant qu'ils pouvaient tuer d'autres otages et à partir de ce moment, ils ne l'ont plus isolé des autres otages. Dans les interviews qu'il a donné par la suite, il a exprimé son sentiment de culpabilité par rapport à la guerre et aux risques auxquels sa sœur a dû faire face dans le camp de concentration de « Dachau », en Allemagne. Lorsqu'il avait été choisi comme troisième victime, il s'est résigné à la mort imminente et a commencé à faire le bilan de sa vie. Quand, finalement, il n'a pas été tué, il s'est senti coupable et, tout en sachant qu'il s'agissait de meurtriers, il a éprouvé de la compassion pour ces hommes qui ont débarqué comme des dieux et qui, à la fin, étaient désespérés, avec l'impression impuissante que tout cela avait été en vain. Cette expérience et quelques articles critiques à l'égard du gouvernement qu'il a

écrits par la suite, font de lui un bon exemple du syndrome de « Stockholm ». Cependant, sa culpabilité, son franchissement face à la mort, n'arrivent pas à être résorbées par aucun syndrome. Sans doute, il s'agit de la culpabilité de l'innocent face à la faute des kidnappeurs, reprise avec le contexte de son histoire.

Dans sa récente interview publiée dans *Latigazo N°3*, Samuel Doria Medina rend compte de son expérience subjective lors de son enlèvement. Pendant 45 jours, il a été kidnappé par le *Movimiento Tupac Katari de Liberación* en 1995, temps d'une profonde incertitude pour lui-même ainsi que pour sa famille sur sa destinée. « A quelques minutes d'avoir été séquestré, il dit, j'ai assumé le fait que j'allais mourir, j'ai fait un bilan de ma vie et j'ai accepté la mort. Au lieu de me rendre amer, cela m'a libéré ». Il compare son expérience à celle dont Gabriel García Márquez parle dans son livre *Journal d'un enlèvement*, dans lequel une femme se réconcilie avec la mort au moment de sa prise en otage et à partir de là, elle se sent mieux face à un temps de vie qu'elle expérimente comme un temps supplémentaire.



Une fois sorti, Samuel Doria Medina rejoint sa famille et rencontre l'impact irrémédiable que cela a eu sur ses parents. Mais il signale quelque chose de plus, qui pourrait sembler aléatoire, secondaire, mais qui devient le colophon de son expérience subjective. Au moment de sa sortie, il reçoit l'impact des fortes couleurs de la nature, étant donné que son enfermement s'était déroulé en couleur sépia, ayant passé son temps pratiquement dans l'obscurité.

Les couleurs de la vie changent selon chaque sujet. L'impact de la détention, le caractère péremptoire de la mort, amènent certains, pas tous, à se réconcilier avec ou s'abandonner à elle. Mais sans doute le vrai défi commence là où ils doivent s'approprier l'événement qu'ils ont traversé, établir un lien avec leur propre histoire, subjectiver ce qui s'inscrit comme trauma.

Récupérer la liberté est aussi pouvoir récupérer la façon de dire sa propre histoire.

Traduction: Marta Portugal et Adriana Campos

Révision de la traduction: Dalila Arpin

Révision en français: Solenne Albert

\*\*\*